

Hôpital 2019

Le docteur Bouton est consulté en catastrophe après trois jours de déni et l'heureuse initiative de Jean Claude qui m'a récupérée à demi consciente à Apt, grelottante et incohérente. Après auscultation et concertation, le médecin appelle les secours, négocie avec le SAMU et son confrère, le risque est trop grand d'une occlusion biliaire ou autre, le plateau technique hospitalier est la meilleure option.

Attente. J'ai soif mais ne peux boire au risque de vomir et au cas où il y aurait une intervention chirurgicale. Le moindre mouvement me vrille la tête.

Les ambulanciers déploient leurs machines qui font bip. Me demandent mon nom, mon prénom, ma date de naissance. Ils déchiffrent la lettre du médecin et la traduisent sur une tablette pré-rédigée. Du fond de ma torpeur, je dis ma reconnaissance car les pompiers me sont venus en aide souvent et je ne comprends pas qu'on leur fasse des guets apens dans les cités. Dernière sensation de la fraîcheur de la rue. Mon mari me lance un baiser dans un regard inquiet. Il suivra en voiture. La nuit tombe avec la pluie, le gyrophare l'allume de scintillements plutôt joyeux.

Sirène et papotage apaisant durant le trajet mais je ne peux me souvenir sur quoi. Le cerveau n'était pas au rendez vous. J'ai soif.

Changement de brancard, les urgentistes nous stockent dans les couloirs tout en s'excusant du peu de moyens qui est flagrant face à la submersion des misères humaines. Ils portent des tee-shirts « urgence CHA-en grève » mais sont au service des malades en ce soir d'automne où leurs familles commencent à dîner et à regarder la télévision dans la chaleur douillette. Zig zag dans les couloirs, d'autres semblent plus mal en point que moi.

Attente. Soif. Vrille. Le temps se distend, seuls les compagnons de galère deviennent signe du changement. Je demande à la personne qui fait le lien entre les patients et la salle d'attente qu'on prévienne mon mari qui a fait les démarches administratives, de rentrer à la maison car je sens que la nuit s'annonce longue. Il aura entre temps fait un aller retour à la maison pour me rapporter un sac de voyage avec quelques affaires qui resteront inutiles pendant plusieurs jours, mais ça, nous ne le savons pas encore. Je sombre en récitant un « je vous salue Marie ».

Pendant qu'on me demande encore mes nom, prénom et date de naissance, une simplette d'une trentaine d'années qui s'est faite ramasser sur le trottoir, bécote son poupon de vingt centimètres. Il est enceinte Nicolo et attend d'être opéré. Elle chantonne et balance ses

cent vingt kilos sur la petite chaise en berçant son bébé. Que lui est-il arrivé ? Avortement mal préparé, viol ? Nous nous regardons entre conscients présents et la bienveillance fait converger les regards vers cette femme manifestement brisée qui va se réchauffer à nos propres détresses cette nuit.

Une dame voilée gémit et sa fille tente maladroitement de la reconforter en arrangeant son fichu et en diffusant sa propre angoisse de manière palpable. La jeune médecin tente d'expliquer les résultats du premier scanner. Pas de blessure lors de la chute ou de formation sanguine dans le cerveau. Les tests précis montrent un AVC situé dans la zone de l'équilibre dans le cervelet. Le mot fait éclater en sanglots la fille qui tire le médecin par la manche, lui intimant l'ordre de ne pas prononcer cela devant sa mère. Le médecin lui indique que cette dernière va être orientée vers le service de neurologie, les propos deviennent incohérents. Les deuxième et troisième sœurs sont encore plus contagieuses dans la diffusion de leur propre peur de perdre leur mère. Les mains se tordent devant les bouches, les regards traquent les hommes qui passent indifférents près de nous pour masquer la mère à protéger.

Je me demande si je souffre de ne pas avoir mes enfants pour me reconforter mais la pensée rationnelle de les savoir à leurs affaires, heureux dans les vies qu'ils se sont construites et pas collés à mes basques dans cette angoisse me renvoie à la manière dont j'ai toujours voulu les élever. Ils ont déjà démontré leur capacité à nous porter secours en cas de besoin mais là, ils seraient totalement inutiles. Seigneur, que ta volonté soit faite.

Paradoxe de notre époque, ils se tordent de douleur mais envoient des selfies depuis le brancard. Le doudou-téléphone a touché tous les âges et toutes les couches de la société. On est pauvre mais on diffuse son malheur à la planète. Les enfants à peine sortis de la voiture parentale appellent leur mère pour dire qu'ils sont dans la cour du collège. Les alignements de brancards, les lumières blafardes, leur bobo, leur visage déformé par la douleur, le temps qui s'écoule, l'angoisse, l'incompréhension, la solitude. Je me demande comment tout cela ressort en photo. Je me sens libre de n'avoir aucun objet de valeur sur moi à surveiller.

Salle d'examen des femmes, déshabillage première chemise « cul nu ». Ma vie d'extérieur se niche dans un sac étiqueté code barre sous la litière, avec le sac bleu apporté par Jean Claude. Le changement de cadre ne fait toutefois pas surgir de médecin.

Une infirmière reprend mes nom, prénom, date de naissance et me fait résumer pour la troisième fois mon histoire qui se retrouve à chaque tamisage réduite, compactée, parfois déformée. On me conduit vers des toilettes avec un bocal à pipi au milieu de ceux qui attendent encore la première prise en charge, il n'y a déjà plus de notion d'intimité, de pudeur, la déshumanisation dans les camps commençait bien ainsi. J'ai bien compris les instructions, la lingette de Dakin, les premières gouttes dans la cuvette. Je ne suis pas sûre de pouvoir produire quoi que ce soit car je n'ai rien absorbé depuis trois jours et la fièvre me fait grelotter. J'ai peur de lâcher le conteneur, le corps est pourtant docile, le résultat couleur de crème de marron est effrayant. On me prélève quelques tubes de sang et l'attente reprend avec son corollaire de soif pâteuse et de vrille cérébrale. Je vous salue... Dans mon demi sommeil je me vois auprès du Jésus flagellé qui attend la crucifixion. Amélie Nothomb dans son dernier roman sur la Passion de Jésus décrit la soif en une incarnation de l'élan mystique qui ne se trouve comblé que par la première gorgée de Dieu.

La menteuse se fait pincer quand l'infirmière constate les incohérences entre ses trois précédents récits. Elle réclame des antalgiques mais refuse la pose du cathéter permettant de les lui injecter pour ne pas passer par le système digestif soit disant douloureux. Elle hurle qu'elle vient pour soigner son diabète. Mais ce n'est pas une urgence, madame vous avez dit que vous aviez des douleurs insupportables à l'abdomen. Le médecin consulté dans le couloir indique à la patiente qu'elle ne relève pas des urgences et qu'il lui fait un bon de sortie. Elle se recouche, nous passons toutes les deux dans le couloir pour laisser la place à d'autres patientes à examiner. Un long moment plus tard elle est toujours là au passage de l'infirmière qui doit la sommer de libérer la place, en bougonnant elle se rhabille et se recouche, il faudra une nouvelle intervention du médecin par ailleurs fort occupé pour la déloger en douceur. Elle ne voulait pas passer la soirée seule, peut être ?

On me conduit en salle de scanner puis en radiographie. Ambiance froide des machines et des champs les opérateurs sont aimables mais la cadence de passage et l'attention requise ne permettent pas d'épiloguer.

Retour couloir. Je me retrouve à côté d'une très jeune fille qui geint. Tu as mal ? Ces cons ils ne passent jamais, ça fait une heure que j'attends. Je calcule que je suis dans les couloirs depuis au moins cinq heures, une infirmière compatissante lui amène un antalgique par voie orale elle proteste d'avoir envie de vomir mais justement ce médicament est antispasmodique à croquer donc va calmer tout ça. Elle somnole comme

nous tous car il doit être autour de minuit. Le crucifié me console, sa mère m'enveloppe de douceur, je me rendors.

Derrière nous, un fils écoute patiemment une logorrhée en boucle sur l'inutilité des ronds-points dans les villages. Tu comprends assène la matrone, moi j'étais contre mais il paraît que c'est moderne et puis tu sais bien que le maire est jaloux de moi avec tout ce que j'ai fait pour son père pendant des années. Bravant la circulation la mère avait voulu traverser le rond point de la départementale, s'est tordu la cheville sur le trottoir et s'est affalée dans une flaque au risque de se faire broyer par le premier camion, bien sur trop rapide car ils ne ralentissent pas alors que c'est fait pour ça les ronds-points, il paraît.

Fracture du bassin d'après la radio, piqure de morphine, nous sommes enfin soulagés du silence berçant nos propres bobos bientôt ponctué par les ronflements de la bonne dame dont le fils est parti délivré.

Au moins un tiers des personnes qui sont là se sont mises elles mêmes dans le pétrin. Celui qui a donné un coup de poing dans une vitre qui a gagné le combat, il a besoin de points de suture mais sa colère est toujours là et il demande à signer une décharge car il ne veut pas attendre toute la nuit, il doit aller travailler demain ou plutôt tout à l'heure. Celle qui s'est fait un cocktail de médicaments antalgiques et anti-inflammatoires incompatibles et qui a fait un malaise sans compter sa joue enflée par cette dent devenue abcès parce qu'elle n'aime pas les dentistes. Les pochards, les toxicos qui se sont fait ramasser dans une altercation sur la voie publique ...

On me ramène dans la salle d'examen. Marie, une guerrière des catastrophes modernes détecte une détresse respiratoire, me fait transférer en salle de surveillance médicale avec les lunettes, cette tubulure à deux buses qui diffuse l'oxygène dans les narines et s'accroche aux oreilles. Toujours la soif et l'interdiction de boire en cas d'opération. Je somnole en observant les petits internes qui suivent les conseils du sénior dans une ambiance de assez guillerette. La vie privée se mêle aux anecdotes gentilles sur quelques patients cocasses. La cueillette des champignons à Saint Saturnin ou à Goult divise les camps.

Derrière le paravent ça ronfle bruyamment. Un détenu en liberté conditionnelle aurait fait du barouf et sous sédatifs nous agrémente de quasi cris de détresse pathétiques et angoissants. Les soignants dissertent sur la conduite à tenir au réveil. Les gendarmes ont été alertés mais le temps qu'ils arrivent ... Pour le moment ils lui offrent une bonne dose de sommeil en espérant, sans trop y croire, qu'il sera plus calme au

réveil. Ce ne sera pas le cas, il tentera de se faire la belle en récupérant ses vêtements sous prétexte d'aller pisser et de s'en griller une. On a bien le droit de pisser, bordel !

Un infirmier raconte à ses collègues une mystérieuse mésaventure arrivée la veille. Il avait fait ses courses chez Picard et stocké ses clés de voiture dans la glacière avec les surgelés dans son casier uniquement accessible aux employés du service. Après son temps de travail, il va pour rentrer chez lui et constate la disparition de la glacière. Les premières recherches vaines, l'amènent à appeler ses parents à Morières pour qu'ils viennent le chercher, retrouver son double de clés de voiture, revenir chercher la voiture, bref, tout un binz. Le lendemain, après son service quelle n'est pas sa surprise de trouver la dite glacière intacte dans son casier. La nourriture revenue à température ambiante est à jeter mais les clés sont là. Personne ne comprend le bénéfice qu'a pu en tirer le voleur ou l'emprunteur. Mesquine vengeance mais pourquoi, mauvaise blague qui lui a coûté près de cinquante euros de bouffe et le dérangement de ses vieux parents qui bullaient devant leur télé et rechignaient à sortir de nuit en voiture. Ne s'est il pas simplement trompé de casier en fin de journée ?

Deux bellâtres médecins qui ont presque mon âge font irruption, entourés de poulettes coquettes, parpelèges et ondulantes. Marie la compétente a un sourire entendu mais me désigne comme en détresse infectieuse, tension à 7, saturation en oxygène très basse, pouls lent. Les prises de sang confirment l'infection généralisée. Ils tâtent mes reins en feu et les cuisses en jouant sur mon nom Joly-jolie, rien de bien original. La conversation tourne à l'art culinaire, c'est bon les rognons bien préparés. D'ailleurs l'un en Corse et l'autre à Lyon, ont déniché des petits restaurants où on te les prépare tout frais et accompagné d'une sauce, je ne te dis que ça.

Je suis dirigée en réanimation par un autre de ces messieurs les mandarins qui me balance que je risque d'y perdre un rein, qu'il va me faire des trous partout, me mettre sous insuline, je proteste, c'est le protocole. Il fait grand jour, c'est même l'après midi du vendredi jailli de mes heures semi-comateuses. Mon rein gauche est fouraillé par un fer chauffé à blanc ou une torche en flamme, ils peuvent bien me faire ce qu'ils veulent s'ils éteignent ce feu.

Changement de brancard pour la Rolls des paddocks, je suis au propre en nouvelle chemise « cul nu » et je trouve ça marrant. Christine, élégante infirmière très pro me fait penser à ma belle sœur Corinne.

Un jeune interne frais émoulu de ses livres suit tous ses mouvements et conseils mais c'est lui qui va me poser le cathéter artériel. On m'explique le principe assez invasif de la pose du guide puis de la tubulure arrimée par deux points mais je ne suis pas en mesure d'échapper à mon sort alors je m'abandonne et je plaisante de tout ce qui m'arrive. Fiat !

Le champ opératoire est posé, le bras droit désinfecté avec plusieurs substances, la main scotchée en position d'extension au dessus d'un rouleau et un autre champ troué ne laissant apparaître que la zone utile de l'avant bras est collé par dessus. Ma chair n'est plus que chair impersonnelle. Si je n'étais pas consciente, ce qui est le cas de la majorité des entrants en réanimation, je pourrais être un simple morceau de viande. L'aiguille s'enfonce, mais la veine est transpercée et il faut recommencer, plusieurs tentatives sanglantes pour trouver le chenal artériel, font disparaître le pouls, je trouve assez marrant que le corps fasse le mort pour échapper à la torture. Je rassure le jeune médecin, je n'ai pas peur, il tremble, il faut bien apprendre, moi aussi j'ai eu mes premières fois, respirez calmement, ça va aller. On décide de passer à l'autre bras. La première plaie est nettoyée et comprimée car l'artère a de la pression tout de même. Tout le matos en jus de boudin envoyé aux déchets organiques.

Le mentor du petit interne constatant sa difficulté lui propose de poser le premier guide mais il est dérangé par un coup de fil transmis par une aide soignante. Le pouls faiblit mais tient le coup. En trois essais, il trouve le chenal au milieu d'une marre de sang rouge vif, ça pisse encore le temps de poser les tuyaux mais ce n'est pas terminé, il faut coudre les supports en plastique à même la chair. J'explique que mes chers enfants qui aiment tant le gore ratent une bonne scène. Le jeunot se propose, il connaît la broderie et noue comme sur la couenne de cochon en TP, en oubliant qu'il y a de la douleur car je garde le sourire pour l'encourager et ainsi abrégé le calvaire. L'infirmière me nettoie, me pose les cathéters veineux sur chaque bras. Nous sommes seules. Je suis sûre que vous auriez trouvé plus vite non ? Elle sourit. Il faut bien qu'ils apprennent. Elle pose la sonde urinaire, m'assure dans mon nouveau confort et me conduit dans mon boxe super équipé.

Les vagues du matelas massant ondulent sous moi et me happent, me submergent, m'engloutissent dans un bien être qui me ferait presque oublier la douleur déjà atténuée par les antalgiques et les antibiotiques. Je sombre dans un sommeil de bébé dans les bras de sa mère. La berceuse des moniteurs qui rythment ma respiration, mon pouls, ma tension mesurés toutes les huit minutes au pied me fait régresser au stade d'avant la locomotion, d'avant la parole, d'avant la pensée organisée, du temps où mon corps était encore à coloniser, à inventer, à

dompter. Il a fait sécession et libère mon esprit dans les méandres confortables de l'informulé.

Des visages apparaissent, ma mère jeune et souriante, ma grand mère du temps où, se faisant courtiser par des officiers veufs comme elle et la coquine racontait en créole ses petits secrets à ses copines de Cayenne venues boire le thé dans les tasses en porcelaine centenaires sur des napperons de dentelle avec un 'tit punch les jours guillerets. Je vous salue Marie...

Nafissa très pro, parle sec comme ma fille Pernelle. J'ai réussi à blaguer avec tous les autres mais elle me rembarre gentiment, toute à sa tâche. Ce matin le réveil est dur, elle m'annonce que j'ai eu de l'insuline toute la nuit, je me sens flouée de n'avoir pas été prévenue. J'en pleure, les nerfs craquent, on m'a attachée avec ces tuyaux cousus à même mes bras, sondée, et perfusée de substances sans m'en avertir. Je me sens violée, bafouée, mes tripes se nouent encore un peu plus.

La jeune médecin qui vient me rassurer est douce et très attentive, elle m'explique que seules quatre personnes sur un service de vingt et un lits sont conscientes et que les infirmières oublient parfois de tenir compte des besoins de comprendre qu'ont les patients. Je demande pourquoi on a refusé d'accueillir mon mari à une heure où j'ai vu défiler une dizaine de personnes dans le couloir. Il y a un décès imminent et la famille a un passe droit, je compatis et me calme. Elle me propose un anxiolytique, c'est une bonne idée, de toute manière je ne suis pas claire dans ma tête et cette réaction hyperémotive traduit plus ma propre peur qu'un besoin de rationalité. Je prie pour ses gens que je ne connais pas ... maintenant et à l'heure de notre mort.

Réveil à deux heures du matin, l'infirmière change la poche d'antibiotiques et relève les compteurs, arrange les tuyaux. Le rêve était sombre, dans les cachots d'une forteresse de granit des couloirs s'enfonçaient et des enfants, mon enfance était la seule touche de couleur et de joie qui semblait emprisonnée dans la muraille. Sommes nous samedi, dimanche ? Je sombre, Seigneur pourquoi m'as-tu abandonnée ?

Je sais que Jean Claude est venu me voir chaque jour, a remarqué mes vêtements en vue de temps plus opportuns mais je n'arrive pas à reconstituer la chronologie. Un jour a du passer...

Je prie pour tous ceux que j'aime, puis pour ceux qui ne m'aiment pas, puis pour mieux aimer ceux que je n'arrive pas à blairer.

Réveil à deux heures, dans un champ de fraises plus grosses que moi, il doit y avoir du soleil au dessus des feuilles, l'odeur est appétissante, pas de mouvement ni de crainte, je suis en extase fruitière. Nous sommes dimanche matin et je ressuscite. La télévision me semble un dérivatif pour faire passer les heures. Une femme lit l'Illiade, Homère, la mort d'Hector, la trahison d'Achille, l'humble supplique de Priam et la fourberie d'Ulysse et me renvoient dans les bras de Morphée. Les services ont changé, les compteurs relevés, les tubes de prélèvement sanguins partent au laboratoire. Quelle merveille que la première gorgée d'eau.

Les émissions religieuses à huit heures trente, je reprends pied dans le temps des hommes. Une autre Marie qui sent bon et son satellite Anne Christine me nettoient, me massent le dos, changent les draps, arrangent ma sonde, mes tuyaux car ils font partie de moi maintenant. Elles me laissent pour la messe à Lourdes qui est pour moi une action de grâce car je sais que je ne sortirai pas de là les pieds devant, je me sens remonter même si les constantes ne sont pas encore bonnes, l'infection est encore bien là.

Midi, on me donne un premier bouillon qui réveille mes papilles empâtées dans les reflux nauséabonds et la couche de cadavres microbiens. J'entends mes bruits digestifs éteints depuis quatre jours.

Peut on parler de quinte de pets ? Mon ventre est vide que voulez vous qu'il en sorte ?

Emerveillement de retour aux sensations avec les courgettes à l'eau, le petit morceau de poisson au citron, le yaourt qui me semblent sortis de chez Bocuse. Jean Claude est passé il commence à se rassurer.

Nuit profonde, réveil reposé, c'est le lundi 11 novembre. Les cérémonies m'enchantent. C'est propre, ordonné. Je pense à mon grand père, à la visite de l'Arc de Triomphe avec Pernelle, plus tard avec Cloé, à ce combat intérieur que je suis en passe de gagner, à ces jeunes hommes qui ont l'âge de mes enfants et qui sont morts dans des déserts. Les douleurs semblent déjà s'habiller de la gloire de la victoire. Il fallait bien en passer par quelques centimètres cubes de sang et piqûres de toutes sortes. Les soignants sont dans mon cœur pour l'éternité, l'Homme peut faire reculer le Mal. Mais ce n'est pas sans mal.

Déjeuner excellent. Je renoue avec la faim comblée qui est la première sensation de réconfort que nous découvrons en naissant sur cette Terre à moins que la bêtise humaine ne nous prive de cette joie dans la guerre ou les oppressions.

La vague du matelas massant m'absorbe et je vois que Le Teil a été secouée par un tremblement de Terre rarissime. Je pense aux parents de Ghislain, à ces familles qui vont devoir organiser un Noël sans maison. Je prie pour eux.

Grand chambardement, on me lève avec tous mes tuyaux, la marionnette est déposée sur un fauteuil où je passe l'après midi, c'est épuisant. Il a fallu bouleverser l'agencement du petit espace donc je ne peux demander le retour au lit avant le soir. Je me souviens de mon père en soins palliatifs qui se plaignait d'avoir mal au cul sur son fauteuil et je le sens me donner le courage de tenir comme il l'a fait stoïquement. Jean Claude profite du lit en vis à vis. Il a fait l'aller retour pour donner à manger aux poules. J'ai cru un moment que j'avais attrapé le microbe au poulailler mais il apparaît aux analyses que mes poulettes sont innocentes. L'E.Coli est présente dans tous les humains mais on ne sait pourquoi elle s'est crue autorisée à déborder de sa concentration habituelle.

Une joyeuse tornade aux yeux bridés a éclairé pour relever ma glycémie, ma tension, mon taux de saturation en oxygène, mon pouls, changer la poche d'antibiotiques et celle de solution hydratante et nourrissante. Je m'appelle Kim, je suis votre infirmière ce matin, bonjour Kim. Elle récupère mes urines mesurées et analysées quelque part dans la grande ruche hospitalière. Comment vous sentez vous madame Joly, des douleurs de un à dix ? Sortant à peine de mon dernier sommeil je n'ai pas vraiment le temps de répondre qu'elle est déjà affairée autour de mon cathéter dont la tuyauterie s'est remplie d'un reflux sanguin. Ouh la la, je crois que j'ai fait une bêtise, la voix a perdu de l'assurance. Je la rassure en constatant que sa main tremble et qu'elle ignore manifestement la conduite à tenir. Elle tripote le robinet et une seringue. La peur me gagne, il ne faudrait pas qu'elle m'injecte de l'air en plus ... calmez vous, regardez le robinet est dans la bonne position il faut juste purger la tuyauterie. Elle n'entend pas, plongée dans son désarroi. Vous savez, personne ne vous en voudra d'appeler de l'aide, vous êtes stagiaire sûrement, on apprend toujours de ses aînés. Respirez pour vous calmer et vous réfléchirez mieux. Elle est bloquée. Heureusement l'infirmière confirmée entre et constate. Calmement elle lui donne les instructions en langage codé pro pour remettre les choses en ordre et lui montre la programmation de l'électropompe qu'elle n'avait manifestement pas démarrée correctement après le changement des poches. La petite me propose un brin de toilette et nous papotons de yoga et de techniques permettant de garder son calme dans les moments comme celui ci. Elle reste intéressée en surface mais continue

à s'agiter quand une gêne se fait sentir dans ma vessie. Je m'en inquiète au moment où l'ainée revient pour vérifier la feuille de relevé de constantes. Il manque toujours l'évaluation de la douleur et la température. Elle soulève le drap et manipule le tuyau de la sonde urinaire, la vidant et la replaçant correctement me soulageant immédiatement. Il faut bien apprendre mais sur un patient inconscient que de dégâts potentiels.

L'après midi je suis transférée en néphrologie. Les au revoir sont larmoyants. Vous m'avez sauvé les filles, transmettez mes tendresses à Nafissa et Christine. Elles m'offrent la boîte de mouchoirs en papier, de toute manière ce serait jeté car les boîtes sont entièrement remises au propre entre chaque patient. Chaque matin les muqueuses nasales asséchées par l'oxygène et l'air ambiant doivent être humidifiées au sérum physiologique. L'héparine que l'on m'injecte pour la bonne marche des cathéters me fait saigner du nez et je consomme une grande quantité de mouchoirs, moi qui ne m'enrhume que rarement.

Après la tornade des infirmières caquetantes et des aides soignantes aux coiffures extravagantes, je me retrouve seule pour la première fois depuis cinq jours. Chemise à fleurettes roses et parme, calvitie grisonnante du sexagénaire bien entretenu, embonpoint du notable à truffe, bon vin et petits restaurants aux spécialités de terroir, il déboule dans la chambre, sa vision déjà faite de la suite des événements. Bonjour docteur, il y a quelques questions que votre science peut sans doute éclairer. Il biche, je respecte la hiérarchie sociale, il est celui qui sait. Comment cela a-t-il pu se produire, je suis le régime alimentaire et mon ordonnance médicale. Silence amusé. Chère madame, vous revenez de loin, la pyélonéphrite (le feu des reins) a dégénéré en infection généralisée, le diabète affaiblit votre organisme et la bactérie en a profité. Mais alors comment éviter une quatrième récurrence car si les deux fois précédentes je n'ai pas été jusqu'aux urgences, les symptômes étaient au départ les mêmes, la septicémie ... je vous arrête, il ne s'agit pas à proprement parler de septicémie mais plutôt de septémie cela dépend de la souche bactérienne, bon nous reparlerons de l'après quand vous serez rétablie, vous restez sous antibiotique injectable, les analyses montrent l'amélioration, il faut continuer comme cela, bon séjour dans le service. Se drapant dans sa toge virtuelle, il tourne les talons sans avoir répondu à ma question.

Première soirée de drame matrimonial : des cris retentissent dans le service. Une voix féminine âgée mais gaillarde invective un grognement incompréhensible. Elle ne veut pas qu'il rentre à la maison. Il est déjà vingt deux heures, les visiteurs sont partis depuis près de deux heures.

Le matin la mère sort et le fils essaie de faire rester le père. L'infirmière explique que l'état des reins du papa ne nécessite plus le séjour en néphrologie et qu'il doit rentrer à la maison. La mère doit aussi quitter le service pour les mêmes raisons.

L'infirmière lui explique que l'hôpital n'est pas l'hôtel. N'a t il pas un ami de la famille chez qui il pourrait être accueilli ? Elle doit en arriver à l'argument juridique, la femme doit assistance à son époux et ne peut le jeter à la rue. Les ambulanciers quelques heures plus tard emmènent ce pauvre homme mais les échanges téléphoniques audibles de la salle des infirmières toute proche de ma chambre, me laissent à comprendre que personne ne l'attend à l'arrivée. Conduit chez son médecin traitant dans le village qu'ils habitent, il sera ramené pour raison médicale par un autre service ambulancier. Entre temps le fils et la fille sont à la recherche du père honni. L'accueil en fin d'après midi dans une chambre proche de la mienne me permet de comprendre en partie le rejet. Cet homme n'arrête pas de cracher, de grogner en borborygmes à de gentilles infirmières qui lui font bonnes grâces, l'aident dans sa difficulté respiratoire sans doute liée à un tabagisme lourd. Il n'y a pas que les chiens qu'on abandonne sur les autoroutes.

Nous avons souscrit un abonnement de deux jours au service de télévision. Dans la matinée, un petit bonhomme peu communicatif est entré dans la chambre sans se présenter, est monté sur un escabeau pliable a sorti deux chiffons qu'il a agités sur les fils, l'écran devant derrière avec des gestes brusques et peu précis. Replié l'escabeau et reparti sans un au revoir. Prise d'une intuition je tente de rallumer le poste, rien. A la troisième tentative j'appelle le bureau ad hoc. Nous allons venir. La dame aussi affable que le petit bonhomme écoute ma relation de la chronologie des faits et m'explique que c'est la faute des brancardiers qui éraflent les postes son acolyte, une jeune fille bien plus aimable tripote les boutons et branchements à l'arrière du poste, l'image réapparaît, tout le monde est content sauf la bonne dame qui me gratifie d'un « pour ce qu'on est payés » En fin d'après midi après la visite de Jean Claude qui m'a amené mon ordinateur, j'essaie d'allumer l'écran facile, rien. Il est déjà trop tard pour la dame sympathique, je me programme de la musique somnifère. Bonheur. Merci la Force de l'Univers !

Fée au sourire radieux
Amitié éphémère, éternelle danse des âmes.
Bienveillance d'un regard pétillant
Incomplétude encore, incompréhension face au mal
Etreindre l'univers dans un désir d'amour
Ne pas souffrir de l'indifférence fruit de l'ignorance
Ne pas juger les insensibles qui ont peur d'aimer
Eternité des rencontres vraies
Fabienne, aide soignante, a besoin de parler et me raconte sa vie, son besoin d'amour, le mari peu communicatif, tout cela fait écho. Nous échangeons des confidences.

Soirée rock and roll. Mon chauffage ne fonctionne plus depuis l'après midi, le signalement n'a soulevé aucune réaction mais le Mistral qui arrive de plein fouet sur ma grande baie vitrée augure une nuit glaciale. On commence à s'affoler tout en essayant de me rassurer avec des arguments étranges, on va vous mettre deux couvertures supplémentaires mais mon bras tuyauté découvre régulièrement l'épaule et les entraves ne permettent pas l'enrobage. D'ailleurs les couvertures dégottées dans un stockage non chauffé sont glaciales à la limite de l'humidité. J'en ressens les effets sous ma frêle couverture chaude. Amenez moi trois bûches et on se fait un bon feu dis je en riant. Offusquée, la moins maligne du groupe s'insurge, vous allez mettre le feu à l'hôpital aussi. On aura tous chaud comme ça. Elle ne comprend pas la plaisanterie, manque d'intelligence sans doute ... Enfin une aide soignante prend son téléphone et appelle l'électricien d'astreinte, il y en a donc un ! Un quart d'heure plus tard, un bucheron barbu ceinturé de tournevis et instruments de mesure fait son entrée. Je lui décris les symptômes de la panne. Il teste le capteur de la fenêtre qui doit couper tout chauffage en cas d'ouverture de la fenêtre par mesure d'économie d'énergie, ce n'est pas la cause. Il démonte le radiateur en m'expliquant que ces modèles sont tout nouveaux dans l'hôpital donc il ne les connaît pas encore bien. Il dépose l'engin et entreprend de dévisser le sucre mural de débrancher l'arrivée pour la tester, il y a bien du jus il est perplexe. Il faudra que je voie si j'en un de rechange, je sens sa réticence et là, miracle, il décide de le rebrancher en attendant et surprise délicieuse, le voyant s'éclairer. Tout est remis en ordre il vérifie que le thermostat est correctement positionné que la chaleur commence à se diffuser, je suis sauvée, je le remercie de tout mon soulagement par contre la télé ne fonctionne toujours pas.

Au petit matin je demande quelle est la procédure pour prendre une douche et me laver les cheveux. L'infirmière me dit qu'elle va me sécuriser le dernier cathéter et que l'aide soignante va préparer la douche et m'y emmener. Je prépare mon petit sac avec serviette brosse shampooing et gel douche et attends sur le lit. Le ciel rosit et passe au bleu sous les coups du Mistral. Les voix se sont faites plus bruyantes, plus nombreuses dans le couloir. Trainant ma potence de poche d'hydratation à la quelle je suis encore reliée dans ma chair, je risque une tête dans le couloir et vois l'infirmière de jour et son traineau d'appareils de mesure. Je lui expose mon besoin et tout se fait dans la joie. On me déconnecte, m'enveloppe le poignet dans un sac plastique découpé et re-scotché sur ma peau. L'aide soignante m'amène à la douche au coin du couloir et en extrait un chariot de linge qui vient s'accumuler dans un couloir déjà encombré. Elle fixe le fauteuil face à l'étrange pommeau de douche cylindrique qui doit permettre d'atteindre les entre cuisses les plus jambonnesques cela me rappelle la serbe de deux cent kilos qu'on m'avait confiée en soin lors de mon initiation à la vie hospitalière à Lourdes. Douche mémorable de vraie sororité.

Quel bonheur de sentir l'eau tiède sur mes jambes, mon dos, ma tête depuis une semaine à l'abandon de moi même. Je retrouve mon corps dans son intégralité je ne suis plus éclatée dans ce rein, cette vessie, cet estomac, ces mains épinglées dont les fils de plastique me transforment en Pinocchio. Je suis redevenue une vraie personne qui ressent intérieurement les bienfaits de l'eau unificatrice de l'eau amniotique qui me ramène à ma vie fœtale pour me faire renaitre.

Les cheveux sont propres, je n'ai pas de baume lissant mais peu me chaut ! J'essore à la serviette me passe une chemise de nuit, une robe de chambre dont j'ai pris soin de couper les coutures au niveau des poignets pour laisser passer le cathéter car il est toujours là le truc. Je ne fais plus partie de la tribu de culs nus aux chemises d'hôpital qui ne s'agrafent jamais complètement. Je range mes petites affaires et rentre triomphante dans ma chambre.

Salade de fruits jolie, jolie, jolie, je me joins à la voix masculine qui est entrée dans la chambre, tu plais à mon père, tu plais à ma mère, bonjour docteur. La quarantaine dynamique, le regard engageant nous nous serrons la main. Mon grand père me chantait cela quand j'étais petite fille, je ressens un grand réconfort dans cette entrée en matière. Vous sortez aujourd'hui ? Désarçonnée, sachant Jean Claude pris par une conférence, je balbutie que je pensais que ce serait plutôt demain. OK pour demain, matin, après midi ? Sachant que mon mari a des cours sur Carpentras le matin j'exprime ma préférence pour l'après midi. Donc vous passez à la voie orale pour l'antibiotique, je fais les papiers lance-t-

il en passant la porte. Le messenger de bonne nouvelle ne s'est pas attardé à éclaircir l'énigme de l'éventuelle récurrence, je reste sur ma faim mais j'envoie immédiatement un sms à JC pour l'organisation du lendemain. Il m'apportera manteau et bonnet, vêtements bien chauds car la température ne cesse de baisser et ils annoncent de la pluie.

Un troisième essai d'appel du bureau des télés, on me promet un passage dans l'après midi je calcule que sur les deux jours payés il y aura eu 24h de non service. Madame bas de plafond passe à midi et tripote un contact et le truc fonctionne, pas de proposition pour prolonger la durée, ce doit être trop compliqué à gérer et de toute manière pour ce qu'elle est payée ...

Troisième repas consécutif où la protéine est un flan aux œufs au goût d'antibiotique moi qui ne consomme que les œufs de mes poules qui broutent le trèfle et les graminées de mon jardin du Luberon ... je demande que soit modifié mon régime. Je peux manger du poisson et même de la viande maintenant que tout est rétabli. On me promet la visite de la diététicienne mais elle doit être cousine avec l'arlésienne car je ne la connaîtrai jamais. La personne responsable de la distribution des repas, ne peut me donner de yaourt car ce n'est pas inscrit. Je proteste que je reçois des yaourts chaque matin depuis trois jours et que je prends les antibiotiques par voie orale ce qui est un comble.

Le jovial stagiaire infirmier doit apprendre à faire la piqure de Calciparine dans le ventre. Sa main est incertaine, il avertit trop brusquement de chaque geste et appuie trop longtemps l'aiguille rétractable qu'il retire au lieu de faire jouer le mécanisme de retrait j'ai mal mais le complimente pour sa première, j'aurai un bleu le lendemain matin.

Dernière nuit, demain la quille !

Les guerriers des urgences se battent avec leurs locaux insuffisants, le matériel obsolète dans la joie et le courage de ceux qui accueillent des vies fracassées. Les maternantes de réanimation relèvent les constantes, vérifient les cathéters, les poches de liquides réparateurs, apaisent de leur voix douce les angoisses de ceux qui ne sont plus que des bébés dépendant de leur bienveillante compétence.

Les infirmières de nuit terminent la ronde et se préparent à somnoler en salle de repos en espérant que tous dorment en paix.

Une sirène au loin livre son oisillon blessé au gros nid de l'hôpital d'Avignon.

Le panache de la chaudière centrale étend les plumes blanches sur le ciel encore anthracite, vers le sud, le Mistral souffle encore, il fait claquer les joints de dilatation des revêtements de façades qui donnent l'impression que la maison de bois craque comme le feu de cheminée. J'ai attendu la douche comme des milliers de femmes qui avaient connu de trains de la mort mais j'en suis ressortie plus vivante, les normes d'hygiène me disent que ce ne sont sans doute pas des fumées d'incinérateur, je suis dans un monde imparfait et agité en ce début de vingt et unième siècle mais on ne brûle plus dans des fours les personnes qui ne sont pas dans la ligne du parti ou qui ne plaisent pas au pouvoir. On les lapide en émissions de télévision, on salit leur vie sur Internet ; la destruction est plus diffuse, les donneurs d'ordre n'auront pas de procès à Nuremberg car ils sont dans le cloud des anonymes, ils sont nous tous qui souscrivons à telle ou telle pensée d'amalgame réducteur au fil de l'actualité.

La médecin qui me libère me donne les recommandations de sortie. Il n'y a toujours pas d'explication sur la cause première. Je lui demande la différence entre septicémie et septémie. Elle ne connaît pas ce mot proposé par son confrère, elle précise que s'il fallait être juste, il s'agit d'une bactémie puisque l'intruse est une bactérie. Les Diafoirus ne sont pas totalement disparus, et Molière toujours d'actualité. Pas de véritable bouclier à mettre en place pour éviter une récurrence, je vais refaire des analyses, retourner voir le Dr Bouton, on verra bien.

Super déjeuner de viande et petits pois. Je suis habillée, coiffée maquillée j'attends Jean Claude qui avait une conférence à Carpentras ce matin.

La fumée s'est redressée en une heure et le ciel limpide s'est emplit de nimbus. Il doit faire moins froid dehors, le vent tourne au sud ouest et la pluie bienfaisante va permettre de former les boutons et bourgeons pour le printemps. La nature mettra ces merveilles en sommeil pendant les mois de guirlandes et de linge de maison et nous rejouera la symphonie de la vie et des petits oiseaux qui fornicent pour la saint Valentin. Merveille que nos corps qui plongent dans la mort et reviennent dire la beauté du monde.